

GAURDON

Pourquoi mourir un jour?



L'Écrit de l'Oral.

À tous les forts en orthographe qui n'écrivent pas.
Et pour qui mourir ne manque pas d' « R ».

Nous ne serions pas fait pour durer?
Emmanuel Martin's

Tous les personnages qui batifolent dans ce roman sont fictifs, un pur délire de l'auteur. Si quelqu'un se reconnaissait malgré tout qu'il s'inquiète, il se pourrait qu'il soit lui-même fictif, une illusion due à trop ou pas d'imagination. Les textes du « Journal du Jour » sont pures inventions de l'auteur et ne reflètent en aucun cas ses idées (il n'en a pas). Les images sont du romancier.

©Gaurdon skizo frénétick bande 2021

Le début de la fin.

T'es-tu déjà posé la question de ta fin ?

Non ! Pas la question existentielle, à savoir, si tu as une peur de la mort qui te pourrait la vie, si l'incertitude de l'après te crée des tourments.

La réponse est pourtant simple : « Après, ce sera à coup sûr comme avant. »

Tu t'en souviens ? Ça rassure.

Toi, jeune, tu t'en fous, loin du grabataire que tu deviendras. Toi, pas être concerné. Toi, être à l'abri dans tes mondes virtuels, à killer l'Alien scrofuleux et le vilain zombie.

Ce n'est pas le cas de Jérôme Morbleu pamphlétaire au « Journal du Jour ».

Lui, qui toute sa vie a dissous le thuriféraire dans l'acide de sa véhémence. Lui, le dé-flagorneur des égo(e)s dirigeant(e)s. Le limeur d'ambitions stériles. Le ricanant pourfendeur des gloires inutiles engendrées par les minorités à bréviaires.

Il commence à flipper grave en bordure de déliquescence. (Le professeur Olievenstein appelait cela « La naissance de la vieillesse. » Quand tu commences à avoir du mal à attacher tes boutons de culottes.)

Ce matin, en mettant le pied-à-terre, sur le parquet du réel, il a senti comme un léger basculement. Comme si ses habitudes venaient de prendre une tournure différente. Oh ! pas quelque chose de fondamental comme la perte d'une nouvelle dent, plus insidieux, difficile à décrire, juste pouvoir se dire : « Je ne me sens pas comme d'habitude. »

Un passage à vide qui lui rappelle cette chanson.

« Après 50 ans, quand tu te lèves le matin.
Si tu ne sens rien, si tu te sens bien.
C'est qu't'es mort. »¹

Il en reste comme deux ronds de flan mou, les pieds ballants, en attente de ses pantoufles feutrées, à compter les carreaux qui les décorent.

En beurrant sa craquante Cracotte il cogite. (Ce qui n'est pas bon pour la digestion.)

Dans le café noir, son reflet lui renvoie une vilaine tronche de vieux.

Pas rassurante, lors d'une visite à l'hospice de grabataires, sa mère a mis un temps d'arrêt avant de le reconnaître. Il a tellement changé ou elle perd la mémoire ?

Déjà qu'elle l'affuble de prénoms plus ridicules que le sien. Il se demande où elle va les chercher.

Veut pas finir comme ça, lui.

¹ <https://youtu.be/9YnT1iO2dgA>

En cherchant sur internet les maladies susceptibles de l'abattre rapidement et sans souffrances inutiles. Par une forme d'inadvertance, frôlant le lapsus, il s'est retrouvé sur du porno pur fruit, plein de chattes bien remplies et juteuses.

Mais sans poils.

Il a eu beau chercher, pas de chattes velues. Pas de couilles velues non plus².

Le in-terne/net s'il est à coup sûr trypophile est plutôt pilo ou tricophobique ?

Ce truc des culs rasés, un truc de génération ?

Un truc pour voyeur, pour que l'on aperçoive bien la pénétration, loin d'un fouillis touffu ?

Pour sa part, il n'a jamais connu d'amante épilée avec un entrejambe de petites filles glabres.

Une régression à l'enfance ?

Une passion un peu pédophile due à une peur de la femme à poil ?

Sur la toile, il reste un peu au spectacle.

Ça lui creuse les rides d'un coup de vieux.

Hier, alors qu'il écrivait à une ancienne amie, le prénom de l'amie lui est carrément sorti de la tête.

Il en est resté éberlué devant la page blanche, se demandant même ce qu'il faisait là.



² Il cherche mal.

L'As du barreau.

Séraphin Mongeot, l'as du barreau, fréquente toutes sortes d'individus.

Dans l'ensemble, son carnet d'adresse contient, ou des collègues enrobés, ou des individus ayant eu affaire à la justice, et pas des moindres. Que du beau monde, couvert par le secret professionnel de même que par celui de l'instruction.

Un as du barreau, quoi !

Physiquement, il vous ferait penser à Raminagrobis dans une fable de La Fontaine, si vous aviez écouté en classe.

Un chat gras et chafouin qui juge des rats, tout plein d'onctuosité, enveloppé dans sa robe à col d'hermine.

Là, il se berce doucement, engoncé dans son fauteuil, les paupières du haut occultant son regard d'observant.

Jérôme Morbleu, son ami d'enfance, est venu lui demander un conseil.

Le Jérôme, il ne peut se confier à sa famille, il lui reste juste pour fils, un petit con qui attend qu'il crève afin d'hériter et sa mère, à lui, qui ne peut plus rien, ni pour elle, ni pour personne.

L'avocat hésite : Un tueur à gages, tu cherches un tueur à gages. J'espère que tu ne vas pas faire une connerie.

C'est pour ta mère ?

-Non, c'est pour moi.

-Tu te moques ?

-Non, j'anticipe. Je ne veux pas finir comme ma vieille. La pauvre, impotente, perdant complètement la boule et ses légumes, hors sol.

Je ne rêve pas d'une infirmière, même nue sous sa blouse, qui viendrait me torcher, avec peut-être compassion, mais avec sûrement un certain dégoût, avant de me passer au jet en guise de douche.

-Reprends-toi, la sénilité est une régression qui emprunte à l'enfance. Tu commences par oublier un mot, puis dix, puis cent. La formule inverse à celle de ton apprentissage.

Tu oublies ensuite toutes tes contraintes, toutes ces inhibitions acquises pour protéger toi et les autres. Inhibitions qui auraient fait de toi, un chirurgien plutôt qu'un éventreur, si ton désir profond eût été de voir ce qui se passait à l'intérieur d'autrui.

Par exemple : ton côté ricanant, langue de vipère, a fait de toi un journaliste de premier rang. C'est mieux que de finir dans un prétoire comme corbeau, accusé pour délation, par des lettres anonymes. Ne t'inquiète pas, c'est moi qui t'aurais défendu.

Déjà, dans notre cour de récréation, je te protégeais des imbéciles que tes moqueries avaient irrités.

Réfléchis. Ce retour à l'enfance peut s'avérer quiet.

Tu pourras refaire des caprices.

Te laisser aller à toutes sortes de flatulences, voire pire dans les banquets mondains. Recouvrer, retrouver tes rêves d'enfants utopiques oubliés dans le réel. Censurer aussi toutes tes saloperies. Ne garder que le bon vieux

temps. Te refaire chaque jour de nouvelles et de nouveaux amis que tu oublieras pendant la nuit.
Retour au monde merveilleux de l'enfance.

Le Jérôme Morbleu n'en démord³ pas, il veut, il exige, en suppliant, un tueur à gages pour en finir avec lui-même. Mais attention, pas dans l'immédiat, il veut se faire occire juste au moment de sa décrépitude, à l'instant où justement il ne se rendra plus compte qu'il n'aura pas d'avenir.

Il désire qu'on tire un trait, comme un coup de feu, sur sa future déliquescence.

Il s'ordonne le coup de hachoir final dans le tissage des Parques.



³ Il lui reste des dents.

L'orphelinat.

L'orphelinat est situé étrangement en face de l'école publique. (C'est très encourageant !)

Du solide, un bâtiment en pierre de taille pourvu de fenêtres à meneaux, où le soleil couchant se délave dans ses vitres poussiéreuses, sans reflet.

L'entrée, sous un immense porche, conduit à une cour, embellie d'un jardin parsemé de statues aux poses étonnement lascives pour un tel lieu.

Des enfants vêtus en jardiniers d'opérettes, dépotent, repotent, taillent, bêchent. Marcottage et bouturage semblent les deux mamelles de ces minis laboureurs en herbe.

L'enceinte de la cour accouche d'un préau où l'on imagine facilement des moines en procession, avec bruit de semelles et litanie grégorienne.

L'orphelinat semble être un ancien cloître.

Après moult détours dans d'austères couloirs, Jérôme Morbleu toque à une huis de bois sur laquelle s'affiche en bleu sur une plaque émaillée : « Directrice ».

Madame la Directrice est une dame imposante, d'âge incertain, pas jeune, c'est sûr, mais on hésite entre la quarantaine qu'offre ses indices de vitalité, la cinquantaine que sa bonhomie suggère ou la soixantaine que lui dessinent les scarifications du temps.

Contrairement à ses yeux, la dame est difficilement cernable.

C'est une nonne genre soeur hospitalière à l'ancienne avec cornette et robe de bure, on demeure dans le mystique.

Silencieuse, elle attend qu'il s'exprime.

Qu'il se confesse ?

Il lui tend sa lettre de recommandation.

Avec des gestes souples, elle s'arc-boute sur son bureau, s'accoutre d'une énorme paire de lunettes à monture de Bakélite, décachette à l'aide d'un coupe-papier l'enveloppe, en extirpe lentement les feuillets dans lesquels l'avocat exprime en mots cachés de diplomates sournois, les désidératas de son ami.

À la lecture de la lettre, on peut voir poindre, en coin, un sourire ainsi qu'un éclair malicieux dans l'oeil de la religieuse. Comme du phénix en renaissance de cendre.

-Si je crois vous avoir compris, vous souhaiteriez rejoindre notre créateur plus tôt que prévu ? Est-ce bien catholique tout ça ?

La voix de la matrone est d'un grave proche du guttural. Un sifflement asthmatique accompagne ces « r » qui roulent dans le gosier. (C'est de quel coin cet accent ?)

Sur un coin du bureau, à côté d'un encrier à l'ancienne avec plume sergent major, un cendrier plein. Plein de clopes à l'eucalyptus.

Ah ! l'odeur, c'était ça, de l'eucalyptus. Pas de l'encens.

Soeur Marie Gabrielle Desanges.

Il n'est pas à l'aise, le Jérôme, il ne sait pas sur quel pied entreprendre sa gigue.

-Mon ami, me laissait entendre que notre relation se déroulerait assez facilement. Il n'est pas dans mes habitudes d'enfreindre quelques lois que ce soit. Je ne sais pas si le terme vous choquera, je cherche, il est vrai, un... « Tueur à gage » pour m'éliminer dès que je ne serais plus en possession de mes moyens. Il faut qu'on réfléchisse ensemble à ce sujet, afin qu'aucune rigueur pénale ne puisse se retourner contre vous. C'est juste un service que je vous demande.

-Combien ?

Là, c'est du précis. L'oeil ecclésiastique, c'est allumé d'un petit contentement joyeux. L'effet produit par sa question l'a émoustillé. La nonne, sous sa bonhomie, ne cacherait-elle point une tarentule, un crotale⁴, un petit peu sadique ?

-Je ne sais pas, je n'ai aucune notion de vos tarifs. Je préférerais que l'on s'engage en premier lieu sur un processus, voir si mon éviction est réellement envisageable. Le côté pragmatique de l'opération pour moi reste encore flou. Je vous confie d'abord mes desideratas, madame la Directrice, ensuite, on voit.

-Mon cher Jérôme, appelez-moi : Soeur Marie Gabrielle Desange, pour vous servir. À boire ? Vous prendrez bien un petit Whisky ? Pour trinquer à nos affaires.

-Non, merci, ma soeur, juste un verre d'eau.

-De la limonade peut-être ?

-Oh ! oui, avec de l'orgeat, si vous avez, je ne voudrais pas déranger.

-On en a⁵, c'est la boisson favorite de nos exécutants.

-Vos exécutants ?

-Ben ! Pour une belle exécution, il faut bien un bon ou une bonne exécutante, ce qui éviterait de remettre cent fois sur le métier son ouvrage. Hi ! hi !

-Oui, suis-je bête. Veuillez encore m'excuser.

-Vous savez que je vous connais bien, même très bien.

Le Jérôme reste scotché, le verre au bord des lèvres.

-Mais c'est la première fois que nous nous rencontrons.

-Oui ! Mais je vous lis... Que dis-je, je vous dévore... J'ai toute la collection de vos articles. Vous devriez les compiler en un best-seller.

-Ce n'est pas très possible, ils sont trop datés par les modes. Les tournures des phrases changent selon les derniers critères imposant les dernières façons de penser.

-Mon préféré, c'est le 666. Je l'ai fait encadrer. Regardez, il est là sur le mur du fond, à côté de mon certificat de baptême.

Jérôme s'est levé, puis rendu lentement près du mur perdu dans la pénombre.

⁵ Skizo Frénétick Bande: <https://youtu.be/jDxOO6Ct6S4>

C'est bien son article qui trône là, dans son cadre doré.
En bon cabotin, il en profite pour le relire, imaginant des
retouches. Dubitatif, il se frotte le menton. Il ne sait pas
trop quoi en penser ?

Pourquoi cet article, encadré, le perturbe-t-il ?



Pour indice article N° 666 de Jérôme
Morbleu pour le magazine « Le journal du
Jour. »

On naît femme, mâle, on le devient.

Je suis née d'un crachat génétique avec dégustation d'ovaire.
Entre temps, j'ai beaucoup grossi.

Qu'espéraient mes parents ? Une fille, un garçon ?

Mon père m'avait-il tricoté, bienveillant, des brassières roses
ou bleues ? Ma mère ravaudait-elle déjà les chaussettes, les
tricots de corps de mes aînés ?

Je me souviens de ma barboteuse brodée au point de croix.
Mes cheveux longs peignés d'une coque, moussants en
écume sur ma tête.

En fait, j'étais chromosome X et Y. Mon caryotype en
bandoulière, prêt à perpétuer l'espèce avec mon gène SRY.

Malgré la toute petite taille de mon Y, je me suis aperçu que
mon clito-pénis devenait de plus en plus gros. Plus je le
touchais, plus il prenait du volume, de même, mes grandes
lèvres s'alourdissaient tandis que des glandes les
remplissaient. Je mutais.

Avec ma copine, on ne comprenait pas, j'avais beau lui
frotter son bouton, il grossissait bien sûr, mais pas autant
que le mien, son trou, en dépit de toutes nos introductions,
demeurait intéressant, mais ne se comblait pas.

Cela ne nous empêchait pas de jouer avec.

J'avais beau mettre les robes de ma copine, elle avait beau
pisser debout et sur ses sandalettes. Rien n'y faisait.

L'homme est une femme qui mute.

La femme, un homme en gestation, prête à accoucher ?

Le sycophante Inquisiteur.

La nonne mutante

-Très intéressant votre article. On est loin de la théorie du genre. On pourrait croire, à vous lire, que vous êtes quelqu'un d'équilibré. Si l'on ne vous connaissait pas. Hi ! Hi !

Il tire une tronche, le Jérôme. La nonne continue à péroter.

-Vous vous demandez ce qui peut bien m'intéresser en vous au point d'afficher vos délires encadrés sur mon mur... Hummm... Je vous sens rétif à la flagornerie. Et pourtant... Je ne me leurre point, c'est que vos textes, de leurs doigts d'encre, ont touché une fibre longtemps enfouie dans mes souterrains. Ils ont fait remonter, en moi, comme un rot profond de l'enfance.

Toute admiration n'est, de fait, qu'une admiration de son intériorité. Je ne crois nullement qu'on puisse s'intéresser à des douleurs, des pardons, des joies qui nous sont étrangères, même avec une bonne empathie.

L'autisme s'est généralisé dans nos sociétés sous la forme de l'individualisme outrancier pourvu de sa prothèse : le portable..

Votre prose me raconte... Dans un roman, on devient vite le personnage principal... Je me suis immédiatement identifié au rôle principal de votre diatribe. C'est un peu ma vie, c'est l'essence de mon être que vous définissez.

Elle se lève, se sert un verre qu'elle avale d'un trait comme un besoin de dissoudre ses inhibitions.

-Le mieux serait que je vous raconte ma mutation.

-Je vis depuis toujours dans l'orphelinat. Abandonné à la naissance, dans le ruisseau, par des parents tumultueux et inconnus, recueilli, adopté et protégé sous la cornette des nonnes de la Sainte Chapelle. J'ai pu grandir dans cette protection, loin du tumulte du réel.

Elles m'ont tout appris, jamais je ne suis sorti hors de ces murs, maintenant, âgés, je ne le regrette pas. Elles m'ont épargné toutes les vicissitudes de la survie en milieu grégaire, l'abrutissement par la foule, la bruyance des pensées par le sentiment. Je leur dois tout.

J'ai des souvenirs très précis de cette enfance et de cette adolescence en or.

Petite, mes instants préférés étaient les bains, où chacune, à son tour, espérait être celle qui viendrait me laver. Je sais qu'elles s'adonnaient pour cela à des tirages aux sorts, courte-paille, loto, bonneteau. Jamais je ne l'oublierais, je quêtai leurs délicieuses caresses faites d'onctuosité religieuse. Quand les jeux ne les départageaient pas et tous les Samedi jour de sabbat, elles se regroupaient en cercle autour de la baignoire collective, où pleines d'une saine et candide exubérance, elles battaient des mains en riant commentant les stimulations qu'engendrait le passage du gant de toilette sur mes intimités. J'étais leur petit mâle. Ce qu'elles ne pouvaient imaginer leur était servi gentil, et en vrai, rien

que pour elles. J'étais tout au fond de leur coeur et de leur inconscience, leur fève, leur hostie, leur petit Jésus avec un robinet.

Ma vie s'est déroulée dans ce calme épicurien propice à l'entretien du jardin du cloître, j'ai grandi, mais jamais l'adolescence ne remis en question cette enfance de petit prince. Avec l'adolescence, vêtue comme mes consœurs, m'adonnant aux mêmes pratiques qu'elles, en bon jardinier, j'ai toujours tenu la motte des nonnes loin du sec.

Avec le temps va, tout s'en va⁶. Mes belles adoptantes, guettées par l'âge et l'irrélégiosité de leurs contemporains, s'en sont allées, s'égrainant tel un chapelet à la corde usée.

Petit à petit, hiérarchiquement, je suis devenu la mère supérieure. Sans jamais atteindre mon niveau d'incompétence⁷, je suis l'ultime nonne de la Sainte Chapelle. Certaines continuent à s'occuper des enfants. Les autres sont parties plus ou moins défroquées ou reposent en paix à l'ombre des mancenilliers⁸ du jardin.

Bruit de couleur, raclement de sabots sur la pierre du couloir, on toque à l'huis qui en profite pour grincer dès son ouverture.

⁶ Léo FERRÉ « Avec le temps. »

⁷ Le principe de Peter.

⁸ Titre d'une nouvelle de Serge BRUSSOLO.

Mon dieu comme il est joli le petit bonhomme qui vient de pousser la porte, quel bel enfant... mais ce n'est pas une enfant⁹... c'est une naine.



⁹ épiciène.

La naine Desjardins

- Entrez. Venez, ma belle, que je vous présente : Sylvie Desjardins. Elle sera un peu votre « exécutrice » testamentaire. Avec elle, le résultat est toujours à la hauteur. Hi ! Hi ! C'est notre petite Pierrot La Tendresse¹⁰. Sauf si le contrat exige la mort atroce de la victime, ce qui n'est pas rare. C'est avec elle que nous allons envisager la procédure de votre élimination. Mais je tiens à préciser, avant tout qu'au vu de l'admiration que j'éprouve pour l'écrivain. Pour vous, ce sera gratuit.

La naine passe sous la main protectrice et caressante de la nonne, qui la recoiffe de ses longs doigts dans les cheveux, pour venir s'asseoir sur la chaise haute devant l'ordinateur du bureau.

Elle a un peu tordu le nez à l'énoncé de la gratuité, mais ne marque nullement sa désapprobation. Elle prend la missive contenant les prétentions du Jérôme, la lit (la la) et déclare.

-Votre cas ne pose aucun problème. Vous n'êtes pas le seul à entreprendre cette procédure, vous êtes assez nombreux à mal envisager votre délabrement final. Dans un pays où l'euthanasie des vieux n'est pas encore à l'ordre du jour à cause des lobbys qui glanent derrière la faux d'agronome de la Camarde. Pour nos activités, c'est

¹⁰ Guy BÉART « Pierrot la Tendresse. »

du pain bénit. Lorsque l'on est en chômage technique, faute de contrats, nous racolons surtout aux alentours des HEPAD. Hors donc ! En premier lieu, de quelle manière désirez-vous disparaître ?

Elle lui tend un formulaire.

Elle a des mains avec des doigts de fée.

-Cochez les cases adéquates : Par balle, dissous dans l'acide, par le feu, par injection létal, couché sur des rails de chemin de fer comme pour un dernier voyage/sommeil, jeté d'un avion sans parachute, immergé avec une ancre dans de hauts-fonds ou des bas fonds, tronçonné à la scie à ruban, arasé à la ponceuse, transformé en viande pour animal végétarien, kamikazé pour une religion, victime d'empoisonnement médicamenteux, autres.

-Pourvu que cela ne fasse pas mal, le plus rapide sera le mieux.

-Le mieux ?... Vous ne vous rendez pas compte. Certains aiment partir le plus lentement possible, pour bien profiter de leurs derniers instants, préparant leurs derniers bons mots, peaufinant, taillant le posthume sur mesure, se doutant qu'une fois en terre, ils ne repousseront pas.

Nous avons un artiste de renom, un marrant, qui avait concocté comme faire part de décès pour la presse : « Concert gratuit, venez nombreux - Conseil à mes héritiers : profitez-en pour larguer les invendus de mon vivant, ils sont dans le garage, dans des cartons - ». D'autres nous demandent les pires tortures afin d'espérer en un paradis digne d'une religion où seuls ceux

qui ont beaucoup souffert peuvent prétendre au repos éternel. Nous avons même, c'est à ma connaissance, un cas unique, enfermé le demandeur avec une trentaine de chats affamés... dans un sac.

Pour la suite... pouvez-vous nous préciser ce que nous devons faire du corps après votre décès ?

-Peut m'importe, vous faites au mieux, cela ne me concernera plus.

-Dans ce cas, nous vous lyophiliserons pour faire de l'engrais pour le potager.

-Au moins... j'aurais servi à quelque chose.

-Pour le règlement, l'affaire est réglée puisque notre bonne patronne vous exonère. Pour nous, c'est souvent l'instant le plus ardu : comment se faire payer, quand on ne sait ni l'heure ni le jour de l'ouvrage.

Tout d'abord, il y a l'apport d'une avance fixe, puis nous passons devant un notaire avec moult hypothèques sur quelques biens, sous forme de dons à l'orphelinat. Nous ne pouvons décemment pas faire payer, ni inquiéter les héritiers. Le commanditaire ne désirant pas nous quitter lorsqu'il est encore trop lucide, nous nous sommes organisés de telle sorte que c'est lui qui donnera le top départ. Nous le contacterons tous les ans, puis tous les mois, puis tous les jours afin qu'il réponde à des questions que nous aurons élaborées ensemble, jusqu'à ce que ses réponses ne correspondent plus aux questions. Alors, seulement nous mettrons fin au contrat dans les

conditions prescrites... À propos, avez-vous essayé
Dieu ?¹¹

¹¹ Georges CHELON : Essayez Dieu.

Amours Naines

Le Jérôme est fasciné par la Sylvie Desjardins. Sa beauté lui a scotché l'âme. Elle lui rappelle un visage de l'enfance... Oui ! C'est ça, en grand format malgré son nanisme, c'est traits pour traits la fée clochette... sans les ailes. La saupoudreuse de rêve.

Serait-il, lui aussi, après le Michel Jacqueson, touché par le syndrome de Peter Pan ?

Resterait-il arrimé éternellement à l'enfance ?

Serait-ce le célèbre coup de foudre enchanteur dont on essaime les romans d'amour ?

-Sylvie, mon ange, veuillez raccompagner Monsieur Morbleu, profitez-en pour lui faire visiter l'orphelinat, mais ne vous attardez pas trop dans le confessionnal. Hi ! Hi !

Elle l'a pris par la main. Il la suit. Il ne sait plus rien. Il flotte dans son rêve. Elle lui demanderait de la suivre se noyer dans le bassin central du cloître, il y plongerait tout habillé de cet envoûtement. Ses anges dansent une farandole en escarpins de ballerine, lui tissant une couronne pour sa future reine. Pourquoi fuirait-il ce bonheur jamais entrevu, quand il sent du bout de ses doigts ce prolongement de lui-même, les battements de ce coeur se répercutant en lui, distillant tant d'amour comme un sang nouveau irriguant ses veines ?

Hein ! Pourquoi fuirait-il ? Elle l'entraîne, locomotive existentielle. Elle devient sa guide plus ou moins spirituelle. L'empêchera-t-elle de trébucher, de se prendre les pieds dans le limon des incertitudes ?

Après avoir traversé les jardins sous les pépiements et les sourires narquois des petits jardiniers, elle l'oriente jusqu'à la chapelle de l'orphelinat.

À peine la porte refermée, elle s'est blottie contre lui le clouant sur la porte comme une chouette. Haletante, sa main en approche de bas ventre ne lui laissant aucun doute. Elle le veut. Qu'il se répande en elle comme l'hostie du Christ en Sainte Thérèse d'Avila.

Elle s'est agenouillée pour cette communion. Elle est à la hauteur. Elle lui joue de sa flûte. La bouche pleine, elle ne peut s'empêcher de commenter : « Elle est aussi belle que celle de la nonne. » Ça le fait un peu redescendre de son nuage, mais comme on dit : l'amour est aveugle et un peu sourd, il n'est pas sûr d'avoir bien entendu, avec un peu de surrénales en plus, le voilà regonflé pour une résurrection, une ascension amoureuse.

Elle l'entraîne maintenant vers le confessionnal. Il ne la suit pas, non, il vole, halé par un fil d'argent. Elle emprunte la place du confesseur, s'ouvre en parturiente et crie : « Prends-moi, prends-moi. Confesse-moi, avoue-moi tout. Dis-moi que tu m'aimes ?

Et le Jérôme se vide, se liquéfie en elle. S'annihile. Ils ne sont plus que sécrétions. Collées, soudées l'un à l'autre, ils ne font plus qu'un. (Mais lequel ?, mais laquelle ?)

Elle n'a pas eu à enlever sa petite culotte, elle n'en porte jamais.

Le miroitement des vitraux imprime dans leurs cerveaux des entrelacs de liquéfactions hallucinogènes. Ce doit-être les surrénales qui ont distillé leurs hallucinantes hormones du plaisir. La sécrétion jouissive des rognons. L'ocytocine, la sérotonine saupoudrée de dopamine.

Le calme ne dure pas longtemps, la respiration de la naine reprend du souffle. C'est une addict à l'acte. Faut pas lui en promettre. Cela n'enlève rien au sentiment amoureux, ça casse juste un peu l'image. Surtout qu'elle l'entraîne vers ce qui semble être son fantasme favori.

-Fesse-moi ! L'implore-t-elle, lui tendant tentante sa croupe encore emmiellée. Fesse-moi ! Fais-moi rougir les fesses de mes aveux. Soit mon inquisiteur, mon commissaire du peuple, mon sycophante intime. Je te dirais tout. Tout l'amour que j'ai pour toi. Fais-moi déguster, je serai ton Saint Augustin en pleine confession. Je te dirais tout, mais frappe sur ce cul rebondi, frappe fort. Que l'écarlate cardinal empourpre ma croupe. Que tes doigts s'impriment à ne plus s'effacer, digitales empreintes décorant mon fessier.

Tu te dis, il va être éberlué, tombé en grand dadais de son nuage. Non. Il est aux ordres dans les ordres. Il obéit. Elle veut être fessée dans le confessionnal. Il fesse. Elle en bave par toutes ses lèvres. Elle devient son tam-tam anatomique, il envoie ses messages en mains sages, en vigoureux massages jusqu'aux tréfonds de son

être. Cette humide percussion se répercute sous les voûtes et les envoûte.

Il est hypnotisé par ce fessier en feu qui s'agite et s'ouvre sur ses genoux pendant qu'elle psalmodie en rythme, des hummmm..., en processions vaudou.

Elle lui dégouline sur les mollets.

-Viens, lui dit-elle, sacrifie-moi sur l'autel.

Elle l'entraîne sur le lieu de son immolation amoureuse où il s'exécute dans cet accord parfait.

Coup de foudre et coup de foutre.

Pour lui, le démon de minuit moins le quart.



À gages.

Il observe l'arme, c'est un Glock 23 avec lampe tactique et pointeur laser sur lequel lentement elle visse un silencieux.

-Chut ! pas de bruit, sourit-elle. « Doucement. Faut pas niquer le pas. »

Elle a des gestes d'une précision inouïe. Elle s'est amusée à monter, démonter et remonter devant lui le flingue avec une dextérité et une rapidité qui a laissé le Jérôme pantois, bouche bée. Il est vraiment ailleurs.

Cela le change de son petit train-train quotidien, juste bon à lui élimer les semelles de ses pantoufles.

Il reste attentif au jeu de ses mains, elle l'hypnotise.

-Tu viens avec moi ?

La question le prend de court. Il émerge. Il ne sait que répondre : Où ?

-J'ai un contrat cette après-midi. Un truc un peu compliqué. Comme cela, tu pourras me donner, faute de mieux, un coup de main. On n'est jamais trop à deux.



Le broque bat la breloque.

Samuel Chafouin est un des antiquaires les plus prisé de la place Stalingrad. Pas une cotation de meuble, de tableau ou de palindrome virtuel dans son échoppe ne lui échappe. Un abonné à Drouot, pas le golf, la foire aux enchères. Il a les catalogues de cotations pour bréviaire. La montée des prix chez lui est en parfaite adéquation avec celle de son adrénaline.

Ne pas se fier à son enrobage, ses costards de prix, ses montres platine, ses pompeuses pompes, ses bagnoles de frime.

Il vient de la zone. Ceci expliquant peut-être cela.

Fils de brocanteur, petit-fils de chiffonnier maniant le crochet, il a hérité des coutumes et des emplacements de son daron. Gare à ceux qui prétendaient empiéter sur les territoires rentables du chiffon, du bois d'occasion et du vieux papier. Dans ce milieu, on acquiert quelques moeurs gitanes. Les rasoirs tranchent vite les dilemmes. Avec le temps, on se fait des connaissances dans les forces du fric, dans les forces de l'ordre et du pouvoir, les angles s'arrondissent, on troque son vocabulaire populaire pour s'octroyer une façade de nouveau riche, puis de riche riche, ensuite tout devient relationnel, l'entre-gens devient l'entre-soit¹².

¹² À Lyon c'est l'entre-soie.

Avec l'âge, un peu de gâtisme lui crée des nostalgies. Des rêveries d'antan. Ah ! Le pillage des bennes d'encombrants que les municipalités mettaient à disposition des habitants dans chaque arrondissement.

Bennes dans lesquelles le modernisme grégaire incitait le quidam à jeter ces relents du passé, que lui et ses concurrents revendaient à des prix plus que prohibitifs à des collectionneurs en mal de dépenses.

Que de couteaux tirés autour d'une icône byzantine jetée à la rue par des héritiers incultes.

Que de doigts brisés afin de s'emparer d'une lampe Gallet emmaillotée dans les chaînes d'une suspension.

Que de crânes fracturés à l'aide de contondants certifiés dix-septième.

Que de coups de poings donnés pour un album de cartes postales animés avec lâchés de ballons, marchés aux dentelles, trains en gare ou foire aux cochons.

Que de châteaux visités par des amis discrets ayant toute sa confiance.

Que de faux bilans dissimulés dans les pages d'un incunable.

C'est un dominant. Il porte beau et haut. Son ventre en avant le crie fort. C'est un jouisseur. Le cheveu rare et blanc tiré en arrière avec un catogan, une petite barbiche poivre et sel, l'oeil protubérant mettent sa couperose en valeur.

Sa voix grave et de stentor rigolard laisserait penser à un homme à femme. Et bien, pas du tout.

Son éducation dans ce milieu hyper machiste en a fait un homo bon tain. Peut-être un peu maniéré, mais pas une grande folle, loin de là, c'est un pointeur.

En affaire comme en amour, il aime mettre. « Mettre ou ne pas mettre », telle est sa devise.

Une onctuosité de mépris pour ceux qui se soumettent à lui. Qu'il marque, qui lui appartiennent.

Comme chez les Grecs de l'antique. L'antiquaire préfère avoir le dessus. Dans certaines Back-Room ne le surnomme-t-on pas : Le Tyran par la queue.

Son château, décoré avec les invendus.

Salons baroques multi-styles où un gros Bouddha ventru trône sur un Buffet Lavande de Guarnieri en pin vieux de l'époque Louis dix-neuf.

Moult bibelots hors de prix jonchent les communs.

Tableaux de maîtres à tous les étages.

Sculptures d'art comptant pour rien, offertes par un ami, rouillant dans le parc entre ses voitures de collection.



C'est son château.

Il l'a bien mérité. Sans regrets, sans remords. Avec un peu de sang, de larmes et beaucoup de sombres et excitantes magouilles.

Il a invité ses invités à prendre le thé dehors.

Il s'est resservi une part de la succulente tarte poire/ chocolat qu'il a lui-même pâtissée avec gourmandise et brio.

Il se penche gourmand au-dessus de Sylvie Desjardins, comme s'il allait l'écraser de son ombre.

-Je vous en ressers une tranche pour finir votre thé ?



Sang pour sang

-Je vous en ressers pour finir votre thé ?

-Non, merci, je suis repue. Occupons-nous plutôt des derniers points de notre accord.

C'est aujourd'hui que vous désirez disparaître ?

-Affirmatif. Ces gros cons de médecins m'octroient une semaine de survie, le cancer est en phase terminale.

-Vous semblez pourtant bien vous porter.

-Occupez-vous de vos oignons. C'est dans ma bouillasse que ça se passe. Leurs médocs de merde ne font plus l'effet escompté. J'ai la tripe qui hurle si fort que la nuit, je ne dors pas. Allez, faites votre boulot. Qu'on en parle plus. Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes. Mais avant, je veux être sûr que l'autre naze soit bien accusé de mon meurtre.

-J'ai tout préparé, recueilli les empreintes de notre cible sur plusieurs objets et je les ai imprimées sur la crosse du revolver. Pour plus de sécurité, je sème un peu de sa bave autour de nous, pour les tests ADN. C'est sûr. Il va morfler.

Un sourire de bonheur se dessine, avec un peu de chocolat aux commissures des lèvres, sur la tronche fatiguée de l'antiquaire.

Sylvie svelte, s'est tournée vers Jérôme pour l'informer.

-Monsieur Samuel Chafouin est en fin de vie et a fait appel à nos services. Il exige cependant que nous faisons

accuser de son meurtre un de ses anciens amants qui l'a trahi en lui enlevant son petit amoureux favori.

Voilà t'y pas que le futur mort se met à sangloter, une baudruche en larmes. Il chioue. Il sort son portefeuille.

En extrait avec précaution une photo qu'il présente à Jérôme, une photo d'un godelureau nu en posture lascive.

-C'est mon amour, on me l'a volé, je me venge. N'est-il pas beau ?

Le Jérôme est, on ne peut plus, secoué.

C'est son fils sur la photo... Il ne l'a jamais trouvé beau.

Il va en faire la remarque lorsque la naine dégaine son colt et truffe de plomb le crâne de l'amoureux transit.

-Travail rapide. Travail bien fait.

Elle pose le flingue sur les restes de tarte aux poires.

Essuie les couverts.

-Allez, on s'arrache.



Rendez-vous surprise.

-Police ! Rendez-vous. Vous êtes cernés.

Surprise, surprise.

L'enceinte du château est prise d'assaut.

La pelouse est pleine de superman (supermen), casqués avec pare-soleil, bottés de rangers, bouclier avec essuie-glace. Tous de noir vêtus. Putain, ça ne rigole pas, ça sent la dragée sans baptême. Le PM pointant sa ligne de mire.

« Tout le monde à terre. » Hurle un porte-voix nasillard.

-Le premier qui bouge, on le plombe.

Pas besoin de réitérer l'ordre. Jérôme est déjà à croupetons, tout replié sur lui-même, il en a chier dans son froc¹³.

Ce n'est pas le cas de la naine. Elle a levé bien haut les mains, s'est dirigée sur un déguisé en motard de la mort pour se rendre. Comment s'y est-elle prise, mais le type se retrouve sans casque, un Glock sur la tempe, le garde mobile immobilisé.

C'est une rapide.

Elle s'embarque collée à son nouvel amour à reculons dans un des cars de la police qui se sont garés en bordure de la pelouse.

C'est la grande évasion. En coup de vent. Sans coup de feu.

¹³ Normalement, on défèque pour courir plus vite.

Jugement de valeur.

-Monsieur, heu... Jérôme Morbleu. Vous n'allez pas nous faire croire que vous n'étiez aucunement au courant de cette affaire. Depuis que vous êtes en garde à vue, vous n'avez pu justifier votre présence sur les lieux du crime. À part nous répéter que cette mademoiselle Sylvie, dont vous avez oublié le nom, était l'amoureuse qui devait vous supprimer lorsque vous serez vieux, comme vous le lui aviez demandé. Vous nous prenez pour des demeurés. La commissaire est bon enfant. Mais le prévenu commence à la gonfler sérieusement. Elle a sournoisement pensé « Poupée gonflable ». Ça commence à se dégénérer sérieusement dans sa tête de principale. Besoin d'un peu de repos.

-Je vous le confis encore une heure, faites lui cracher tous les morceaux que vous pourrez récupérer et essayez si c'est possible de reconstituer ce puzzle de dingue. Moi, je vais dormir un peu.

Un lieutenant pénètre dans le bureau, essoufflé.

-Madame, cela ne s'arrange pas, Roberto vient de retrouver l'identité du jeune homme sur la photo tombée du portefeuille de la victime : c'est le fils de ce monsieur... Pour les empreintes sur l'arme du crime, se sont celles d'Octave Portée, Président de la ligue des disparus de la gauche, au demeurant, amant de ce même jeune homme...

-C'est pourtant bien la naine que nous avons vu tirer ?

-Oui madame. En planque, on l'a photographiée alors qu'elle accomplissait son forfait.

-Monsieur Morbleu ? Une explication ? Même petite ?

Le Jérôme ouvre des yeux ronds, halluciné, la comprenette en berne, on peut penser qu'il a carrément pété un câble. Ça tourne en rond dans la cour de sa prison mentale, il a beau ressasser, rien ne s'emboîte. C'est le décollage vers le plat pays qui est le sien¹⁴ d'où l'on ne revient jamais. L'enfermement sans barreaux ou aux cent barreaux de l'intériorité.

Il est à la foi juge et juré. Le verdict tombe : Cauchemar à perpétuité.

C'est là qu'il aurait bien besoin d'une petite assistante mortuaire.

-Monsieur Morbleu ? Je vous parle.

-Parle à mon cul, ma tête est malade... Il est complètement à la ramasse... Je vais vous procurer au procureur ses aveux à coup de bottin mondain.

-Un peu de tenue, lieutenant, surveillé votre langage. N'oubliez pas non plus que notre patient est une langue de vipère de première. Qu'il travaille dans la presse. C'est un milieu, une confrérie, aussi puissante que celle où pataugent les politiques, voire la même en pire. Ils n'hésiteront pas à le défendre becs et ongles jusqu'à la mauvaise foi. C'est quand même dans leurs feuilles de choux que naissent et s'élaborent les lois de la

¹⁴ Jacques Brel - Le plat pays.

manipulation. Alors prudence. Si ça se trouve, il nous joue la grande scène du taré maudit. Faites-moi plaisir. En premier lieu, convoquez moi tout ce beau monde. Papa, maman, la bonne¹⁵, le fils et son amant.

Des nouvelles de la demoiselle et de l'officier de police Loiseau ?

-Non, rien, ils semblent avoir disparu.

Comme dans une pièce de boulevard où l'amant sort d'un placard, un type pousse la porte du bureau. Etrangement accoutré.

-Loiseau !, s'écrient-ils tous. Sauf Jérôme qui ne le connaît pas.

-Elle m'a libéré.



¹⁵ ROBERT LAMOUREUX papa,maman,la bonne et moi

Loiseau s'est envolé.

-J'ai peur, madame la commissaire. Je veux une psy. Je sens que je deviens fou. Appelez l'assistante sociale pour me bercer l'âme. Ce que j'ai vu et vécu est impossible.

-Calmez-vous Loiseau. Les autres, rangez-moi le suspect dans la cage adéquate. Exprimez-vous, Loiseau.

-Après avoir bien garé le bus policier pour que vous ne le trouviez pas tout de suite. Nous avons suivi une série de labyrinthes, passant par des égouts, un château hanté, des grottes basaltiques aux rugueuses et curieuses parois. Après de sinueux contours, nous débouchâmes dans un couvent, qui, en fait, je l'appris plus tard, était un orphelinat. L'orphelinat de la Sainte Chapelle.

Montée à l'étage, la demoiselle ouvrit une porte.

Derrière un bureau rêvassait une nonne, une nonne en cornette. Dans le fatras parmi les crayons, la naine a saisi un feutre rouge et a dessiné un gros point rouge sur le front entre les deux yeux de la religieuse. Un point comme en portent les indiennes des Indes. Elle s'est reculée au fond de la pièce, elle a sorti son flingue, pan ! a placé une balle exactement sur le point rouge. La seule différence, c'est que le point suintait. La nonne n'a plus bougé d'un poil. Ensuite, me tendant la main, elle m'a dit : « Je vais te faire visiter, tu pourras raconter à tes petit-enfants. »

« Là, ce sont les jardins, les enfants... Nos enfants les entretiennent. Les mamans sont cloîtrées dans les dortoirs en haut. C'est la mère supérieure qui les enseme. Ici, tout pousse bien.

Elle claqua dans ses mains.

« Les enfants, mes enfants, vous êtes libres, suivez-moi. Direction l'armurerie. C'est moi qui ai la clef. Vous avez été sages, Uzi pour toutes et tous. Gloire à Uziel Gal notre libérateur. N'hésitez pas à vous en servir. Maudit soit toutes celles et ceux qui nous ont engendré, orphelins dans ce monde insensé. Concours de tir, bravo à qui ramènera le plus de trophées, distribution de FoxType : Jungle II, pour vous aider à trancher dans le tas. »

Chez les bambins, ça piaillait et tapait des mains, leur bonheur, quoi. Ils ont été entraînés pour. Les ados ont eu en plus le sourire torve et le regard en coin.

j'ai pensé « Elle va faire le ménage, c'est une fille. »

Ensuite, elle m'a entraîné dans la chapelle où elle m'a ordonné de la prendre dans le confessionnal. Avec un pistolet sur la tempe, il est dur de refuser. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

-Rien ! répond la commissaire.

-Elle m'a enfermé nu dans le confessionnal en barricadant la porte. Elle s'est mise à genoux et m'a tout confessé. J'ai joué le jeu en lui donnant l'absolution.

Elle est partie. Au loin, j'entendais le bruit des Uzi qui crépitaient dans la rue et les hurlements des passants enflés en rumeur.

Le temps de me délivrer du mal, de me trouver des vêtements et me voilà.

-Cette robe de bure vous va très bien, vous devriez vous engager dans les ordres. Vous seriez aux ordres¹⁶.
Rïcane, la commissaire.

Tout le reste, vous l'avez lu dans vos journaux.

Pardon. Votre portable vous en a informé.

On a jamais retrouvé la naine. Elle doit être lanceuse de couteaux dans un cirque itinérant.

On a quelque peu minimisé les victimes des tueries infantiles pour éviter de donner l'exemple. Mais sur internet, les concours de chasses aux parents ne chaument pas.

Jérôme Morbleu continue à se morfondre au fond de lui. Il attend son amour. Que sa Parque de prédilection vienne inscrire sur son agonie le mot

FIN



LYON le 9 avril 2021

à 18h41

Excusez moi c'est l'heure de ma pique.

GAURDON

¹⁶ La servante du seigneur de Jean Louis Fournier

Quelques articles de
« Jérôme Morbleu »
parus dans le
« Journal du Jour ».
Sous le pseudo
« Le sycophante Inquisiteur. »



Pour indice article N° 125 de Jérôme
Morbleu pour le magazine « Le journal du
Jour. »

Pour une écriture exclusivement inclusive.

Comment ne pas succomber à la belle écriture inclusive si typiquement, si culturellement française.

Comment peut on s'opposer à cette pluie de (e) et de (s).

Que penser de ces doux dingues qui voudraient totalement supprimer, phalocrates, le féminin pour se faire lâchement neutres comme nos colonisateurs anglo-saxons, où seul(e), chez eux(e), les bateaux restent féminin(e)s comme la rime.

Je vous laisse imaginer l'horreur :

Le caravelle voguait sur le mer.

Le rose perdait ses pétales.

Plus fou encore, d'autres prônent la disparition des articles, imaginez.

Caravelle voguait sur le mer.

Rose perdait ses pétales.

Elle serait beaucoup plus jolie de toute féminiser:

« On prendrait la traine avec leurres grosses wagones.

Des amatrices mâles de sudokue, affuteraient les crayones afin de résoudre les motes fléchées de leurres vieillesse.

Amarre en sixe lettres : bittes. »

La poésie en prendrait de la hauteur au lieu de continué à patauger dans les égoutes à l'aire libre d'une Belledelaire.

Le Sycophante Inquisiteur.

Pour indice article N° 140 de Jérôme
Morbleu pour le magazine « Le journal du
Jour. »

La charia joyeuse dans les prisons.

La charia dans les prisons de notre belle France.

Je suis sûr que les adeptes de la France Insoumise seraient
contre : faut pas charrier.

Ils montrent par là même l'islamophobie, qu'ils affichent
ouvertement dans leur intitulé. (islam signifiant « soumis »,
insoumis : La phobie de la soumission, donc de l'islam.)

Mais quelle joie pour tous nos intègres du salafisme et aux
fans de la dawa wahhabite de voir enfin leur loi s'appliquer,
même et peut-être surtout si c'est en prison où se trouvent et
donc où ils recrutent les vrais musulmans.

Bien sûr elle ne s'appliquerait qu'à ceux qui revendiquent
cette charia.

Les infidèles, les pauvres, n'y auraient pas droit, ni les
adeptes blâmables du Coran alternatif.

Joie pour ces martyrs du mysticisme outrancier que de se
retrouver borgnes pour avoir trop lorgné filles et hommes
nus. Manchots pour avoir dérobé le bien d'autrui.
Détesticulés pour avoir poussé la crotte avec leurs
compagnons de cellules.

La charria dans les prisons, enfin, notre république en
resterait laïque, mais tolérante.

Et c'est ainsi qu'Alla est grand.

Le Sycophante Inquisiteur.

Pour indice article N° 140 de Jérôme
Morbleu pour le magazine « Le journal du
Jour. »

Piquons la jeunesse.

Dire qu'il nous suffirait de vacciner en priorité les jeunes qui sont un des vecteurs de contaminations, plutôt que tous ces vieux qui ne sont pas essentiels avec le peu qui leur reste à vivre.

Ces jeunes vecteurs qui transmettent et qui sont (en principe) actifs ?

C'est surtout votre vaccin qui n'est pas essentiel... me rétorquera un jeune et savant immunologiste de face bouc ayant peur des piqûres ?

Moi, être très vieux, et moi pas savoir malgré mes connaissances en biologie.

Gentil, il me dira « Je te donne ma part de vaccin c'est cadeau. »

Chic! Vous êtes jeunes et bons, rétorquerai-je. D'autant qu'ils auraient (paraît-il) introduit dans le vaccin une nanoparticule pour toujours savoir où l'on se trouve (une sorte de portable). En attendant que les ailes amères me moissonnent les synapses, je saurai donc toujours où j'en suis, même si je l'avais oublié. (Ils auraient inoculé leurs puces avec le BCG, on ne l'aurait pas vu.)

Certains contrediront que le vaccin contre la grippe n'empêche pas les gens d'être malades...

Les virus sont là pour toujours, c'est leur meilleur rôle, faut faire avec.

J'ai connu dans mon enfance plusieurs cas de poliomyélite. C'était aussi courant que ceux qui finissaient en sanatoriums. Spectaculaire, cela faisait aux malades des

jambes toutes maigres et ils finissaient en fauteuil (pas les trucs aérodynamiques actuels). Le seul constat que j'ai pu faire, c'est que la vaccination a éradiqué ces maladies. N'ayant pas un trip pharmaceutique, je reste dubitatif, Je vous souhaite pour cette nouvelle année de réaliser vos rêves les plus fous.

Avant, on envoyait les jeunes mourir à la guerre. On n'a qu'à les piquer pour voir si les vaccins sont fiables.

Le Sycophante Inquisiteur.

Pour indice article N° 23 de Jérôme
Morbleu pour le magazine « Le journal du
Jour. »

Lettre à Monsieur L'Ambassadeur Des États-Unis D'Amérique,

Je viens, par la présente lettre, porter à votre connaissance les faits indécents s'étant déroulés un lundi de l'année 1995 à 18 H 32, et ce, sur le quai du métro suburbain lyonnais en la station dite "Les Cordeliers".

Malgré l'opacité du son diffusé par le médiocre haut-parleur mis en place par les Transports en Commun Lyonnais j'ai cru reconnaître, ainsi que l'un de mes amis "Une chanson en français".

On croit rêver. C'est comme si on nous avait déversé de la purée noirâtre dans les oreilles.

Ayant fait part de notre courroux aux usagers stationnant sur le quai, nous n'avons récolté que haussements de sourcils et d'épaules.

Parmi ce troupeau de has been, nous perçûmes quelques losers qui n'étaient pas mieux lotis que le reste de la masse. Avions-nous mis la main dans une poche de résistance ? Un sentiment de frustration patriotique nous envahit : nous eûmes honte à notre pays.

Le spectre de la délation vint nous prendre en levrette.

Comment un programmeur de radio put-il tomber si bas, oubliant ce qu'il vous doit, brave et bon Américain, peuple fier et conquérant, qui avez apporté le souffle de la liberté dans le pays des droits de l'homme et du fromage, par l'intermédiaire de vos soldats et de votre armement en l'an

1945. A-t-il oublié que vous avez délivré tout un peuple d'une tyrannie et du poids, du bruit des bottes de l'opresseur teuton. (Dont la langue germanique et gutturale se prête difficilement au rock n' roll). Vous, Américains qui amenèrent des rythmes jusqu'alors inconnus et qui firent swinguer toute une belle jeunesse avide de nouveautés après des années de confusion et de couvre-feu. Est-il donc sourd au fait que sans vous, les radios F.M. et libres n'auraient rien à diffuser. Que vous soyez ici remerciés pour cette profusion de mélodies et de culture.

J'espère que notre dénonciation ne sera pas vaine et que cette pauvre tâche de programmeur à la solde du dictat de l'internationale anarchiste sera sévèrement châtiée, tondue, voire même grillée sur l'une de ces chaises dont vous avez le secret.

Je fais part, par là même, de mon indignation au directeur de la station service F.M. des T.C.L., ainsi qu'au directeur de la culture de la France.

Veillez agréer, Mister the Ambassadeur of the States, toute notre allégeance.

Les Sycophantes Inquisiteurs.

PS: Nous sommes persuadé que si Brassens Georges et Ferré Léo avaient connu votre langue, ils l'auraient vénérée, même sans la comprendre (juste pour sa beauté plastique), plutôt que de s'exprimer dans le charabia qui était le leur, sous le futile prétexte, que c'est celui qu'on leur avait imposé dès l'enfance.

À ce propos, à quand un accord entre nos deux pays pour que votre langue soit obligatoire dès la maternelle ? Et que nos enfants puissent enfin se repaître de votre culture. Parce que nous (génération sacrifiée) à part " Kiss take my aura

Dora m m m it's real angora" dit par Franck Zappa dans
"Dinah-mœ-hum", on n'entrave que dalle.

Vos dévoués.

Pour indice article N° 42 de Jérôme
Morbleu pour le magazine « Le journal du
Jour. »

Manifeste Pour Une Intolérable Intolérance Bruiteuse.

Je gomme l'existence même - bien que je sois comme tout un chacun soumis à l'incessante réclame médiatique qui s'élabore autour de leur nom, comme un rempart à leur néant - de tous ceux qui fabriquent de la musique pour sourds, peaufinant le clip avec la forme dans le fond, le fond des yeux évidemment.

Je méprise qui "pense" faire du commercial (se vendre) parce qu'il confond commercial avec sous-produits, parce qu'il n'est que mépris des autres et donc de lui-même, justifiant son incompetence.

Je ricane au passage de ceux qui n'aiment qu'un bruit rassurant, comme le cœur de cette mère que l'on entend sourdre par les portes blindées des fœtus d'acier dans lesquels se pavanent des larves qui espèrent me faire partager leur incompetence auditive ?

Rien ne m'exaspère plus que ces musiques dites d'ambiance qui suintent dans les ascenseurs, les halls de gare, envahissent, Attila criard, l'underground du métropolitain, coulent écoeurantes et visqueuses par les lésions de mon combiné téléphonique en attente.

Je peste et réitère ma haine envers ces plaques de son qui polluent mon paysage auditif comme rongent ma vision, les panneaux publicitaires alloués à l'embrigadement du futile, abusivement disséminés aux entrées de toutes les banlieues.

Stop à ces flatulences médiatiques. Stop à cette diarrhée des cerveaux. Ce sont les fascismes de la médiocrité, l'appel à la réussite des shampooineuses, éradication du subtil par l'émergence outrancière et hégémonique (ta sœur) du laid, du répétitif, et de la mise en exergue du passable et du moyen, tant la dictature de ceux qui ont bu l'eau des nouilles est emblématique de la culture actuelle de masse. Que dieu lave ses pieds dans l'inculture pour tous.

Le Sycophante Inquisiteur.

Pour indice article N° 60 de Jérôme
Morbleu pour le magazine « Le journal du
Jour. »

Les Goûts De Chiotte Offrent l'Avantage Du Choix.

Dans la locution "Faire du commercial", on perçoit déjà le sens péjoratif, comme une rutilante prothèse aux martiens du show bizz. L'expression sous-tend, insidieuse comme une tare existentielle, l'image de l'artiste maudit guettant la gloire posthume et (ou) le musicien espérant une élitiste écoute et qui meurt incompris d'un cancer de la gorge en jouant pour un croûton de pain et quarante-huit canettes de bière dans l'arrière salle d'un pub enfumé, sous le regard trivial du tavernier cupide, sourd et mal comprenant, qui se gausse avec sa clientèle avinée : "Allez Gainsbarre encore un p'tit blouze des chaussettes noires avant de mourir".

Lorsqu'un Zappa, un Brassens, une Ima Sumac en tant qu'artiste plus ou moins exhibitionniste décide, ou se trouve en droit de se vendre plutôt que de se donner en spectacle, ils n'appellent pas de leurs vœux la censure ou l'étouffoir autodafé qui les obligerait à organiser des concerts au fond d'un placard.

En musique "faire du commercial", désigne péremptoirement les chansons pour sourds et autres insignifiantes bluettes chantonnées soit dans un français approximatif, soit dans ce que certains osent appeler de l'anglais, afin, pense-t-il, d'en cacher la fadeur, et désigne par extension "ce qui se fait au moment ou tout le monde le fait". Commercial ne signifie pas ici se qui se vend.

"Les gens" qui s'oblitérent du terme « show bizz" ne sont que les parasites gravitant autour des réseaux de distribution de produits anglo-saxons que sont devenus dans leur ensemble le monde du disque et par extension de la culture en France.

Les "on fait du commercial" sont les miettes que le système américain laisse à qui se calquera au mieux sur sa production.

Je sais, après les avoir disséquer au scalpel de ma pâle érudition, qu'à peine deux pour cent de ces satellites étrons sont aptes à comprendre un texte de Brassens dans son intégralité, de même que les jeux de mots de Zappa. Pour les avoir frôlés je sous-estime que quatre vingt-trois pour cent font difficilement la différence entre un accord de treizième mineur et un solo de tronçonneuse.

Lorsque l'un de ces pets émis par l'odieux visuel vous parle de "commercial" il vous invite simplement à partager ses goûts, croyant, dans sa stérilité mentale, qu'il contrôle le goût de ce public qu'il méprise tant.

Il serait convenable de concevoir qu'aigri, je déraisonne, si ces derniers temps, lors d'une auto-congratulation en bande dont ces gens-là ont le secret, ils n'avaient mis en évidence ma façon de cogiter. Je me résume :

Dans le tiroir: "joyeuse nouvelle découverte" (pour eux), la talentueuse Juliette a été sélectionnée en 1995 pour les « victoires de la musique ». Erreur de programmation ? pourquoi pas Thiefaine pour les jeunes espoirs ?

Qu'importe, les monstres médiatiques votèrent, et remirent les pendules à l'heure, plébiscitant une insipide starlette clameuse de problèmes relationnels sadomasochistes avec sa génitrice : "Maman ne me laisse pas sortir dehors j'ai peur qu'on me rentre dedans", la petite aphone failli s'étouffer avec des mots, elle qui semblait en avoir tant et tant avalé

avant d'en arriver là. J'oserai dire que chanter ne s'improvise point.

A peine au pinacle, déjà oublié.

En 1997, « one more time », la performante Juliette re-sélectionnée dans la même catégorie, qui habillée en opulente Walkyrie emporte la victoire, malgré une prise de son déficiente - les "PROS" ne seraient-ils plus habitués à enregistrer une chanteuse à voix avec des paroles en forme de textes accompagnées par un orchestre avec une orchestration ? »-

Ce ne sont plus les copains de ceux qui vendent, mais ceux qui achètent qui votent, ce cher public multiface qui lui n'a pas les goûts des crétins qui le méprise.

Pas de commentaire dans Télé Star.

Pour en finir avec l'égout des incontinents du disque, je me risquerais à citer Satie à propos de Ravel, qui, ayant refusé La Légion d'Honneur s'entendit murmurer sarcastique : "Il ne suffit pas de refuser la Légion d'Honneur ; encore faut-il ne pas la mériter ! »

Le Sycophante Inquisiteur.

Pourquoi mourir un jour?

Le début de la fin.

As du barreau.

L'orphelinat.

Soeur Marie Gabrielle Desanges.

Pour une écriture exclusivement inclusive.

La charria joyeuse dans les prisons.

On nait femme, mâle on le devient.

La naine Desjardins

Amours Naines

À gages.

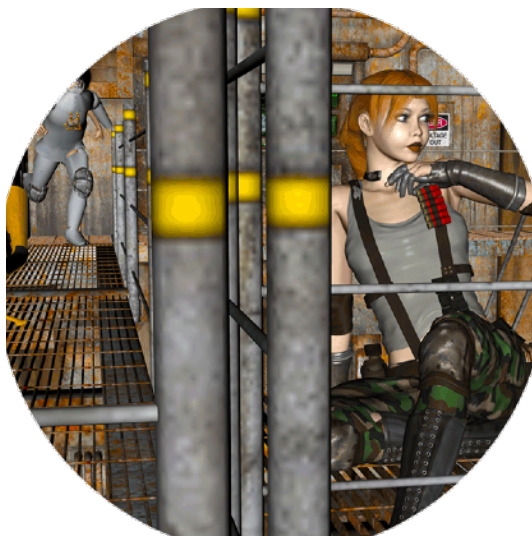
Le broque bat la breloque.

Sang pour sang

Rendez-vous surprise.

Jugement de valeur.

Loiseau s'est envolé.



Quelques articles de
« Jérôme Morbleu »
dit Le sycophante Inquisiteur.



**Pour une écriture exclusivement inclusive.
La charria joyeuse dans les prisons.
Piquons la jeunesse.
Lettre à Monsieur L'Ambassadeur
Pour Une Intolérable Intolérance
Les Goûts De Chiotte Offrent l'Avantage Du
Choix.**